

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1761 - 18 mars 1993 - 3,50 F

1492
* 1992

D 1761 AMÉRIQUE LATINE: LA TRAITE NÉGRIÈRE
DE 1518 à 1873

Dans le cadre des commémorations du 5e Centenaire, l'UNESCO avait organisé un colloque intitulé "La part de l'Afrique dans la rencontre de deux mondes" qui s'est tenu à Praia, capitale du Cap-Vert, du 4 au 8 mai 1992. La "question noire" reste une composante majeure de l'histoire de l'Afrique et des Amériques (cf. DIAL D 1672, 1710 et 1734). Tout élément supplémentaire pour une approche plus précise de cet événement historique est donc le bienvenu. Nous donnons ci-dessous la troisième des cinq parties du "document de travail" du colloque, c'est-à-dire celle portant sur la traite des esclaves proprement dite.

Note DIAL

LA TRAITE NÉGRIÈRE ET SES CONSÉQUENCES

(Les conséquences immédiates et ultérieures de l'expansion européenne sur l'Afrique)

La traite négrière par l'Atlantique fut pour l'Afrique la conséquence la plus visible, la plus durable et la plus lourde de conséquences de la "Rencontre des deux mondes" européenne et américaine. Dans ce dossier toujours brûlant, beaucoup a déjà été écrit, mais beaucoup reste encore à dire.

Rappelons brièvement ce qui est bien connu. Il y a d'abord les dates, qui aident par ailleurs à établir le cheminement précis des motivations et des responsabilités. Le premier document faisant explicitement état d'une cargaison de Noirs d'Afrique transportés en Amérique date de 1518: c'était la licence donnée par **Charles Quint** à son majordome, **Laurent de Gouvenot**, pour prendre aux "îles de Guinée" 4.000 Africains et les vendre aux Amériques. La deuxième date est 1873, année du dernier débarquement d'esclaves africains sur le sol américain à Cuba. Bien sûr, l'asservissement des Africains avait existé avant 1518, en terre d'Islam comme en pays de chrétienté: les "Sarrasins noirs" et les "Ethiopiens barbares" étaient même relativement nombreux au Portugal, en Espagne et dans les îles à sucre. Les premiers Noirs débarqués par les Européens en Amérique avaient accompagné les conquérants espagnols.

Cependant, à partir de 1518, il s'agit d'un phénomène nouveau, celui d'un esclavage massif, aux fins exclusives de rentabilité économique. Si les grandes clameurs de protestation contre la traite des Noirs se firent entendre dès le XVIIIe siècle, il fallut néanmoins attendre la fin du XIXe siècle pour en voir l'extinction, c'est-à-dire attendre le moment où l'Europe, qui avait conçu et organisé la traite, entrée de plain-pied dans le capitalisme industriel, ait trouvé des sources de profit plus sûres et plus durables et découvert, du même coup, une nouvelle vocation pour l'Afrique, celle d'un continent voué à la production de

matières premières et ayant besoin, pour bien remplir cette fonction, de conserver sur son sol toute sa force de travail.

On connaît aussi très bien la géographie européenne, américaine et africaine de la traite. Aucun grand pays européen ne reste en dehors d'un commerce aussi fructueux: initiateur du trafic, la péninsule ibérique dut céder le rôle dominant à la France, à l'Angleterre et aux Pays-Bas; même des petits Etats, comme le Danemark, eurent des comptoirs très prospères dans le golfe de Guinée. Quant aux Amériques, tous les pays liés commercialement à l'Atlantique reçurent des contingents plus ou moins importants d'esclaves africains: bien connue pour certaines régions (Etats-Unis d'Amérique, Caraïbes, Brésil, Argentine, Pérou...), cette géographie américaine de la traite conserve encore des zones d'ombre qu'il devient très urgent d'ouvrir aux sondes des historiens. Enfin, en Afrique, on connaît bien les déplacements successifs de la traite, tarissant les uns après les autres ses principaux foyers et portant ses ravages de la "Haute Guinée" à la "Côte des Esclaves", de celle-ci aux pays camerounais et gabonais, au Congo et à l'Angola, pour finir au Mozambique: toute l'"Afrique utile" s'est donc trouvée associée, bon gré mal gré, au gigantesque trafic du "bois d'ébène".

Nombreux sont les domaines où le débat reste ouvert: il s'agit en particulier du nombre des hommes et des femmes perdus par l'Afrique, des conséquences de tous ordres de ce commerce peu commun dans le devenir du continent et aussi de la simple question de savoir pourquoi ce fut l'Afrique seule qui eut à souffrir du plus gigantesque transfert coercitif d'êtres humains jamais connu dans l'histoire de l'humanité.

Cette dernière question renvoie à une histoire qui ne se réduit pas seulement à l'étude de l'économie, mais qui s'intéresse aussi à l'évolution des grands équilibres géopolitiques et, peut-être plus encore, au poids des mentalités et des cultures.

Le procès fait à **Bartolomé de Las Casas** l'accusant d'être le principal responsable du déclenchement ou de la banalisation de la traite des Noirs est sans doute un procès injuste: non seulement parce que le brave dominicain a amèrement regretté d'avoir conseillé de transporter des Noirs en Amérique pour libérer les Indiens, mais aussi parce que, dans une affaire d'une telle ampleur, la responsabilité d'un seul individu est l'arbre qui cache la forêt.

Celle-ci commence à nous dévoiler ses mystères grâce à l'étude très serrée des textes érudits et populaires du Moyen-Age européen les plus significatifs de la perception des Africains par les Européens. Une petite minorité d'Européens continuait d'idéaliser l'"Ethiopie" comme la contrée de la sagesse, du savoir, de la justice, voire, par l'importance accordée au "royaume du Prêtre Jean", comme une terre de chrétienté, alliée naturelle de l'Occident contre l'Islam. Mais, pour le grand nombre, les Africains appartenaient à la descendance de Cham, le fils maudit de Noé, destiné à être à perpétuité l'esclave des esclaves de ses frères. Les préjugés attachés à la couleur associaient les Noirs aux forces sataniques de la nuit et du péché. Ainsi, avant même que le commerce des Noirs ait commencé sur une grande échelle, il était légitimé. Il reste encore à suivre dans leurs moindres sinuosités tous les cheminements du conflit, explicite ou refoulé dans l'inconscient collectif, de ces deux perceptions des Africains chez les Européens.

Dossier capital, les chiffres de la traite ne donneront sans doute jamais lieu à un consensus. Qui croire, du **R.P. Dieudonné de Rinchon**, qui avance le chiffre de 100 millions d'Africains perdus, ou de **Philip D. Curtin**, qui retient celui de 13 millions d'Africains débarqués dans le Nouveau Monde? La querelle des nombres est presque aussi vieille que le fait même de la traite. Par quel bout faut-il prendre le problème? Quelle proportion d'esclaves arrivés en Amérique repré-

sentent les 13 millions recensés dans les ports? Compte tenu de la mortalité (dont nous ne savons pas grand chose) lors de "la grande traversée", quelle proportion d'esclaves embarqués en Afrique ces 13 millions représentent-ils? Si l'on retient que la guerre fut en Afrique l'un des moyens (le moyen privilégié?) de la capture des esclaves, combien fallait-il engager et perdre d'hommes sur le champ de bataille pour capturer un esclave?... Le débat, on le voit, est sans fin. Où en est l'historiographie africaine sur ce point, qu'il s'agisse des chiffres globaux ou des nécessaires, mais trop rares, précisions de détail? Quelle relation chiffrée y a-t-il par ailleurs entre la traite atlantique, sur laquelle nous disposons de quelques données quantitatives, et les traites transsahariennes et dans l'océan Indien, dont le chiffrage paraît toujours aussi impossible?

Ces difficultés rejouent aussi sur le problème des conséquences de la traite. Malgré le renouveau démographique du continent africain au XXe siècle, celui-ci a été saigné comme aucun autre dans l'histoire. L'enchaînement, que l'on connaît désormais bien entre "révolution démographique", "révolution agricole" et "révolution industrielle", suggère fortement que le blocage économique de l'Afrique remonte au commerce négrier. De même, celui-ci a radicalement transformé le mode d'insertion de l'Afrique dans l'économie mondiale: de partenaire à part entière, entrant librement et en fonction de ses intérêts dans les réseaux marchands internationaux, l'Afrique s'est trouvée amarrée à l'Europe, par le "commerce triangulaire" puis par "l'échange inégal" colonial et post-colonial, dans une situation de dramatique dépendance.

Au-delà de l'économie, les effets politiques et psychologiques sont au moins aussi graves. A l'instar du royaume du Dahomey, de nombreux Etats et sociétés côtières se sont spécialisés dans la capture et le commerce des esclaves. Peut-on parler à leur sujet de gains? Presque tout reste à dire sur les conséquences immédiates et à long terme de ces complicités marchandes entre les chefs vendeurs et acheteurs d'esclaves, de ces guerres fratricides qui apparaissent aussi comme une auto-destruction. Ne trouve-t-on pas là aussi l'une des causes de la colonisation de l'Afrique? Saignée par trois siècles et demi de commerce négrier, celle-ci se retrouvait presque partout trop affaiblie pour opposer une résistance victorieuse aux armées de la conquête coloniale.